

Journal de guerre (1939-1945). Un diplomate suisse à Bucarest [René de Weck]

Autor(en): **Ackermann, Bruno**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **52 (2002)**

Heft 4: **Geschlechterverhältnisse im 18. Jahrhundert = Relations des sexes au XVIIIe siècle**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Studie befasst sich Bruno Suter mit der Frage des Ausbaus der diplomatischen Vertretungen der Schweiz im Gebiet der ehemaligen Donaumonarchie (unter Einschluss von Polen und Jugoslawien). Die Studie, der ausschliesslich in der Schweiz zugängliche Quellen zugrunde liegen, spürt den verschiedenen Faktoren und Motiven nach, welche schlussendlich zum nicht völlig deckungsgleichen Vorgehen gegenüber den betroffenen Staaten Polen, Tschechoslowakei, Österreich, Ungarn und Jugoslawien führten.

Zuerst wendet sich Suter den zu den Siegerstaaten gezählten Polen, Tschechoslowakei und Jugoslawien zu. Er zeigt anschaulich, dass im Zusammenspiel mit der Völkerbundsfrage – insbesondere um im Hinblick auf den Entscheid des künftigen Sitzes der neuen Institution Goodwill zu schaffen – eine rasche Schweizer Anerkennung dieser drei neuen Staaten noch im Frühling 1919 zustande kam. Obwohl das rasche Vorgehen durchaus als etwas voreilig beurteilt werden kann, mag sich der Rezensent der weitergehenden Kritik (S. 75) nicht ohne weiteres anschliessen. Mit der Entsendung resp. Akkreditierung von Gesandten in den drei Staaten tat sich der Bundesrat trotz entsprechend geäusserten Wünschen der Gaststaaten schwer. Mangelnde finanzielle Ressourcen des EPD sowie eher negative Signale von Seiten des Vororts und des Bauernverbandes führten vorerst lediglich 1921 zur Eröffnung einer Gesandtschaft in Warschau. Währenddessen wurde das vormalige Honorarkonsulat in Prag «professionalisiert», dasjenige in Belgrad statusmässig unverändert belassen und eine neue Honorarvertretung in Zagreb eingerichtet. Erst 1925 erhielt Belgrad eine Gesandtschaft, Prag sodann zwei Jahre später, wobei die Tschechoslowakei im Rahmen einer Doppelvertretung von Warschau aus betreut wurde. In diesem Zusammenhang liesse sich allenfalls fragen, warum Suter seine Untersuchung zeitlich nicht bis auf die Gesandtschaftserrichtung in diesen beiden Ländern ausgedehnt hat. Für die beiden Verliererstaaten Österreich und Ungarn gestaltete sich der Anerkennungsprozess langwieriger. Da ein Anschluss Österreichs an Deutschland lange nicht ausgeschlossen werden konnte, und sich die Schweiz gleichzeitig einen allfälligen Anspruch auf das Vorarlberg wahren wollte, erfolgte die Anerkennung Österreichs erst am 9. Januar 1920. Jene Ungarns zögerte sich infolge des kommunistischen Zwischenspiels bis im Oktober desselben Jahres hinaus. Demgegenüber erwies sich die Frage der diplomatischen Vertretung vor Ort einfacher, da der Schweizer Gesandte in Wien durchgehend auf seinem Posten verblieb und sodann auch in Budapest akkreditiert wurde. Somit kehrte man für diese beiden Staaten auf eine Art status quo ante zurück. Insgesamt überzeugt Suters Studie vor allem in ihrer detailgetreuen Quellenarbeit. Allerdings würde man sich zuweilen eine differenziertere Beurteilung wünschen.

Martin Tschirren-Keller, Jegenstorf

René de Weck: **Journal de guerre (1939–1945). Un diplomate suisse à Bucarest.** Edité par Simon Roth, Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, 2001, 519 p.

Dans le débat entre historiens et acteurs de l'époque qui agite depuis une décennie l'histoire helvétique durant le Second Conflit mondial, ajouté à la tourmente médiatique qui s'est abattue sur la Suisse et aux nombreux rapports de la Commission Bergier, les cahiers du patricien fribourgeois René de Weck (1887–1950) apportent une voix et un témoignage tout à l'honneur de la Suisse. L'édition de ce *Journal*, six petits cahiers riches de 1500 pages manuscrites trop longtemps prisonnières des archives, et que son légataire littéraire de jadis, le journaliste Léon Sa-

vary, jugeait inopportun de publier, participe d'un utile et nécessaire travail de mémoire. Annoté et présenté par Simon Roth, ce *Journal*, également publié en langue roumaine, a déjà bénéficié d'un large succès en Roumanie.

A l'instar de Friedrich Born ou du vice-consul suisse Carl Lutz à Budapest, René de Weck, espèce rare d'«homme de lettres fourvoyé dans la diplomatie» – l'expression est de sa plume –, aux jugements politiques et littéraires tranchés, pourtant parmi les diplomates les plus écoutés du Département politique fédéral à Berne et «respectés» des Autorités roumaines de l'époque, s'inscrit dans cette lignée de résistants et de combattants de l'ombre opposés à l'une des barbaries du siècle, le nazisme. En poste à Bucarest, en tant que Ministre plénipotentiaire du printemps 1933 à l'été 1945, il sauvegarda une certaine idée de la Suisse. Écrivain par passion, par ambition sans doute aussi d'une postérité littéraire, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, grand lecteur et responsable dès 1913 de la chronique romande au *Mercur de France*, la diplomatie – il rédigea en 1911 un ouvrage intitulé *La représentation diplomatique de la Suisse* – fut pour lui un «second métier» qui lui permit «de ne point prostituer sa plume». L'intérêt de son *Journal* est pluriel.

C'est d'abord l'œuvre d'un écrivain, qui manie la plume avec aisance, mais aussi avec une férocité réconfortante lorsqu'il s'agit des ennemis de la liberté et de la démocratie, décrivant au plus près les situations périlleuses auxquelles il fut confronté, assénant des critiques acerbes à ceux des écrivains français qui se sont compromis avec le régime de Vichy ou à ceux des «cireurs de bottes de Hitler», les mettant au pilori, nommément, un à un, sans autre procès que la lecture de certains de leurs ouvrages ou les informations qu'il obtient par le truchement de la presse ou par ses amis, mais inscrivant aussi à son tableau d'honneur les écrivains résistants, les Maritain, Bernanos, Focillon, et d'autres. C'est ensuite l'œuvre d'un diplomate, d'un observateur clairvoyant et perspicace de la situation militaire, et qui, dans le secret de son *Journal*, livre propos et réflexions d'une extrême rudesse sur la réalité de la guerre, sur les intrigues politiques roumaines et l'incurie de son administration, ce «pays du mensonge», critique certaines décisions du Département politique fédéral, émet des jugements de valeur sur les hommes qui dirigent son pays (Motta, l'«inhumain» fonctionnaire, son ami Pilet-Golaz, à qui il souhaite davantage de clairvoyance), scrute l'évolution des esprits et de la presse, romande notamment, au «langage prudemment mesuré», qui «manque de mordant», la presse suisse allemande lui semble plus courageuse, autant de regards acérés, de jugements spontanés et rafraîchissants qui contrastent singulièrement avec la fonction officielle et le statut de diplomate que furent les siens et qui l'obligèrent, en public, à quelque prudence et modération. En proie aux difficultés dans ses activités, dans un pays à la botte des nazis et privé de ses libertés fondamentales, il intervient néanmoins à plusieurs reprises en haut lieu pour préserver les intérêts de la représentation helvétique, n'hésite pas à protester auprès des autorités roumaines contre les vexations et les censures de toute sorte dont furent victimes le corps diplomatique, la colonie suisse ou des «protégés» de la Suisse, insiste auprès du CICR de charger ses délégués de s'intéresser davantage au sort des Juifs roumains, dont il tente de limiter la déportation vers les camps de la mort. Discret ou modeste, le diplomate ne s'exprime que rarement sur ce point. Tout aussi peu loquace est-il sur les déportations, sur certains événements, tel par exemple le massacre de plus de 700 juifs à Bucarest en janvier 1941. Son *Journal* recèle cependant nombre d'observations lucides, de conversations «secrètes» ou d'événements impromptus qui, tous, nous transportent dans cet univers singulier des coulisses di-

plomatiques et mondaines des palais lustrés de la noblesse roumaine mise à l'écart par le régime autoritaire d'Ion Antonescu, le «Conducator» qui pactisa avec le III^e Reich. C'est enfin l'œuvre d'un homme, au franc-parler et sincère, aux traits d'humeur parfois brutaux, sans complaisance aucune pour ses ennemis ou pour les monstres de l'ordre nouveau en Europe: Hitler, qu'il tient pour «un fou criminel», Goebbels pour un «diable boiteux», Laval qu'il qualifie de «'gauleiter' de la France», Pétain, de «défaitiste né», et autres soudards, «salopards», imposteurs sans vergogne ou mouchards patentés. Ressortissant d'un pays «neutre», René de Weck avoue sans détour sa haine de l'Allemagne nazie, sa «répugnance instinctive» du Boche, l'explique et la justifie – «ce sont les Allemands qui m'ont appris à les haïr» – et, dans un même élan, dit son admiration pour Churchill et Roosevelt, «de vrais chefs», ou de Gaulle, le seul espoir pour la France.

A cette édition annotée du *Journal de guerre* qui couvre la seule période roumaine, laquelle se clôt pour René de Weck dans une atmosphère d'amertume et de découragement face l'avenir – il rêvait de la demeure de la rue Grenelle à Paris, couronnement de toute carrière diplomatique pour un Suisse –, Simon Roth ajoute un bref «appendice» qui retrace la période de juillet 1945 à décembre 1949, pendant laquelle le diplomate dirigea à Rome la Légation de Suisse. «Moi-même, j'enrage de ne pouvoir crier tout haut et publier à la face du monde tout ce que je confie à ce carnet», écrit René de Weck. La publication tardive de ces notes prises au jour le jour dit aujourd'hui, à la face du monde justement, ce que fut le combat d'un homme qui toujours revendiqua une grande liberté d'esprit, et cultiva les vertus de l'intelligence et de l'honnêteté jusque dans ses confidences les plus intimes. Ce *Journal* complète, certes de manière insolite, la correspondance et les rapports politiques contenus dans les *Documents diplomatiques suisses*, et donne à l'histoire diplomatique officielle un visage qui n'a point à souffrir de déshonneur.

Bruno Ackermann, St-Légier

Angelo M. Godevilla: **La Suisse – La Guerre – Les Fonds en Déshérence et la Politique américaine.** Préface de Franz A. Blankart. Genève, Slatkine, 2001 (traduction de l'édition américaine, *Between the Alps and a Hard Place "Switzerland in World War II" and Moral Blackmail Today*. Washington DC, Regnery Publishing, Inc., 2000).

La version française de cet ouvrage destiné prioritairement à un lectorat américain fourmille d'erreurs, dénaturant ainsi le texte original en anglais; la responsabilité en incombe apparemment à la traductrice, ignorant tout de l'histoire récente de la Confédération et n'ayant aucune notion de la langue allemande. Son manque de connaissances l'a conduite à des interprétations et traductions qui relèvent de la plus haute fantaisie. A titre d'exemple, l'organisation du Colonel Frey, «Armée et Foyer», respectivement «Heer und Haus» (dénommée dans la version anglaise «Army and Hearth», «Hearth» étant la traduction littérale du terme «âtre») est devenue «Armée et Santé». Il paraissait impensable qu'un professeur en relations internationales, enseignant à l'Université de Boston, ancien Conseiller en politique étrangère au Sénat américain et ancien officier de la US Navy, puisse écrire les balivernes et erreurs nombreuses figurant dans la version en français. Je me suis alors procuré la version originale en anglais; son contenu m'a stupéfait! En réalité, et contrairement à la première impression qu'en retirent les lecteurs helvétiques, l'auteur ne cherchait pas, primordialement, à rétablir l'honneur bafoué de la Suisse des années de guerre, ni à contrer les récentes accusations, ainsi que la mise